

## Chronique

Il est des questions, mesdames, qui se discutent dans les journaux, et qui ne sont pas de notre ressort. Nous apercevons quelquefois en tête d'une colonne de notre gazette un titre bien en vedette qui attire notre regard mais qui ne l'enchaîne pas ; ce titre se reproduira de jour en jour, se maintiendra des semaines et des mois sous notre vue obsédée, et toujours nous le fuirons sans même l'effleurer d'une pensée passagère. Ainsi "*la mer de Behring*" concurremment avec le choléra, assiége notre attention et nous poursuit depuis un temps indéfini, comme si sa vague déchainée, envahissant notre continent, voulait nous atteindre et nous engloutir. Ces mots cependant ne produisent en nous aucune frayeur : ils ne font naître que l'ennui que provoquerait un air cacaphonique d'orgue de barbarie sempiternellement répété sous nos fenêtres.

C'est que la question ne semble pas de notre compétence, un peu parce qu'elle touche à la politique et beaucoup parce qu'elle est grave, aride, et que notre esprit n'y veut pas s'arrêter.

Elle a pourtant, comme tout procès, son côté plaisant et ironique, où la justice intéressée, la logique fantaisiste des contestants se montrent pour le plus grand amusement de la galerie.

Avant l'achat de la presqu'île d'Alaska par les Etats-Unis, les Russes, qui en étaient propriétaires, prétendaient que la Mer de Behring, en partie enclavée dans leurs possessions, était une mer russe, ce que les Etats-Unis niaient emphatiquement. Vous avez ici en regard l'arbitraire égoïsme du propriétaire et l'indignation d'un rival envieux.

La querelle au fond n'avait pour objet que la pêche de ces fameux phoques, dont la peau précieuse est d'un prix si élevé quand elle nous revient de Londres teinte et préparée à point sous le nom anglais de *sealskin*.

Mais voilà que soudain la comédie prend un tour inattendu ; et que — si je puis ainsi dire — le phoque que la Russie avait dans l'œil s'en va altérer à son tour la vision de l'Oncle Sam. L'explication du problème la voici : En matière d'intérêts, comme dit l'autre, tout dépend du point de vue. Or, les Etats-Unis, s'étant rendus acquéreurs du territoire d'Alaska, avaient trouvé tout simple et surtout commode, en revêtant les droits des anciens

propriétaires, d'adopter également les prétentions exclusivistes si énergiquement combattues quand elles ne faisaient pas leur affaire. De sorte que l'intéressante Behring, à l'en croire, n'était plus ni une mer russe, ni une mer ouverte comme ils l'avaient affirmé jusque là, mais une mer américaine.

Or, comme nos compatriotes de la Colombie Anglaise avaient l'audace d'y aller pourchasser les susdites bêtes au riche pelage, le gouvernement de Washington fit saisir les vaisseaux canadiens, sous le prétexte qu'ils exterminaient les phoques en toutes saisons, et qu'il était de son devoir de protéger par tous les moyens ces intéressants amphibiens ; qu'au surplus, si l'on discutait le fait que la Mer de Behring était une mer intérieure lui appartenant, il restait encore un très fort argument en sa faveur. Les îles Pribyloff, disaient les Yankees, sont notre propriété ; c'est sur ces îles que les phoques mettent bas leurs petits, et quand ces petits s'éloignent de leur berceau pour prendre leurs états, fusse même à cent lieues de là, les canadiens nous prennent notre bien en les capturant.

Le Canada se plaint à John Bull, son tuteur.

Comment ! fit l'Angleterre, la Mer de Behring serait une mer américaine où je n'aurais pas le droit de promener mon pavillon. Mais, ne suis-je pas le maître des mers ! Nous allons bientôt régler ça.

Ça vient d'être réglé en effet. Les Etats-Unis acceptèrent de soumettre leur cas à sept arbitres, dont deux Américains, deux Anglais — Lord Hannen et Sir John Thompson — et trois étrangers : un Suédois, un Italien et un Français, tous siégeant à Paris.

Les Yankees, qui sont de fins renards, jouèrent bien leurs cartes : ils insistèrent sur leur droit exclusif à la navigation de la mer de Behring ainsi qu'à la pêche, et firent ressortir la nécessité d'instituer des règlements pour empêcher la destruction des phoques.

L'Angleterre, parlant au nom de toutes les autres nations, décréta avec l'assentiment général que la baie polaire qui avait excité tant de convoitises était une mer internationale ; les bêtes aristocratiques et si estimées qui nageaient dans ses eaux, par